

INDIGESTION

“Nous sommes au complet, nous pouvons commencer” dît l’animateur sur l’estrade au micro du pupitre, en me fusillant d’un regard carnassier. J’avalais ma salive, et je me retournais pour vérifier ce que j’avais constaté en entrant : j’étais le seul public dans cette salle remplie d’une cinquantaine de chaises, toutes vides à part la mienne. Dans quelle galère étais-je allé me fourrer ?

Je relus le carton d’invitation : à l’attention de M. Jean-Paul Demerziac, Conférence sur les conséquences des livres sur les lecteurs, 20h30, Salle de réception du Grand Hôtel Marcel Proust, Paris. Un coup d’œil discret à ma montre. 20h35. J’étais bien au bon endroit à la bonne heure. En tant qu’écrivain, le sujet me touchait au plus haut point. Je sais ce que provoque l’écriture d’un texte chez moi, de l’excitation lorsque l’étincelle de l’histoire vient de naître, au soulagement final quasi post-coïtal du devoir accompli, en passant par tout le travail de rédaction que je compare parfois à l’arrachement d’une dent par soi-même, avec une tenaille et surtout, surtout sans anesthésiant. Mais depuis que j’écrivais, ma manière de lire avait changé, mon esprit analysait sans que je le maîtrise. Comme un cuisinier étoilé à qui on propose un mets nouveau, le plaisir de la dégustation devient réfléchi. Alors que peut donc ressentir un pur lecteur en consommant notre production ? Et surtout, comment pouvais-je être le seul auteur à se poser cette question ?

L’animateur annonça le premier intervenant. “Je vous présente Monsieur Clément Toussaint qui vient de Nancy pour témoigner”. L’homme tremblait en arrivant au pupitre, de trac ou de colère, selon que l’on regardait ses mains ou ses yeux. Il me fixa. J’étais gêné, mais que pouvait-il faire d’autre, sachant que j’étais le seul assis dans la salle ? “Lire devrait être une délectation”, commença-t-il. J’opinais pour montrer mon approbation, en espérant une complicité à distance. “Mais un jour,” continua-t-il plus durement, “je suis tombé sur cet auteur maudit dont le premier ouvrage me coupa le sommeil. Le lendemain de la troisième nuit d’insomnie, j’eus un accident de voiture en me rendant au travail.” Ma mâchoire inférieure tomba sur mes genoux, laissant ma bouche béante d’étonnement. “Un blessé, un enfant qui traversait pour se rendre à l’école. Je fus condamné à la prison avec sursis. C’est

injuste, parce que je sais bien, moi, que c'est ce livre qui est responsable !", finît-il en criant. L'homme fut pris de secousses de larmes, descendit dans la salle et s'effondra sur la chaise la plus à gauche dans la rangée. Du centre de celle-ci, je l'entendais renifler, mais je n'osais m'approcher pour le consoler. D'autant qu'en tant qu'auteur, j'étais du côté du Mal !

Sans attendre que le premier se calme, l'animateur se mit à nouveau au pupitre pour introduire un autre témoin : "Madame Madeleine Leclercq, qui vient de Bordeaux". La femme avançait lentement, mollement, d'un pas sans énergie. "Ma dépression a commencé le jour où j'ai ouvert votre quatrième ouvrage." dit-elle en me regardant. J'écarquillais les yeux en comprenant brutalement que les reproches du premier lecteur et de tous ceux qui suivraient m'étaient personnellement adressés. Je voulus me lever pour protester de mon innocence, mais l'animateur m'arrêta dans mon élan en me présentant sa main en signe de stop. "Monsieur Dermerziac, pour le respect des lecteurs qui ont accepté de témoigner, je vous demanderai de vous abstenir de tout commentaire avant la fin de l'ensemble des interventions. Rasseyez-vous et contentez-vous d'écouter pour le moment." Son autorité naturelle et la froideur de sa demande me forcèrent à m'exécuter. Cette chère Madeleine profita de ma faiblesse temporaire pour relancer sa diatribe. "Les trois premiers m'avaient déjà perturbée, mais j'avais eu la chance de les lire dans la légèreté d'un été, sur la plage. La présence de ma famille m'a permis de vaincre la mélancolie qui m'envahissait déjà. Mais le quatrième, vous avez décidé de le publier pour la rentrée littéraire d'hiver. Belle réussite, en pleine dépression saisonnière. Ma santé mentale n'y survécut pas. Et me voilà." D'un air de cocker battu, yeux creux et oreilles basses, elle vint s'asseoir lourdement à côté de son collègue lecteur, dans le public qui se constituait ainsi peu à peu, reproche après reproche.

Près d'une heure plus tard, alors que la moitié des chaises s'étaient peuplées, je rencontrais la haine pure. L'accusatrice n'attendit même pas qu'on la présente. Elle attaqua directement à la gorge. "Pourquoi ne voit-on jamais votre visage et n'entend-on jamais votre voix ? Vous refusez toutes les interviews. Même votre dossier de presse ne comporte aucun élément biographique." L'animateur crut bon d'intervenir : "Nous avons dû passer par votre éditeur pour vous inviter dans cette conférence. Le carton d'invitation précisait que les photos étaient interdites pour assurer l'anonymie

des auteurs et des lecteurs. Je vous confirme que sur ce point, nous respecterons nos engagements. Ainsi votre image ne sera pas révélée, vous pourrez continuer à vous promener dans la rue en toute impunité". Ca ne me fit pas me sentir plus à l'aise. Dès la fin de la phrase de l'animateur, la femme reprit avec la même véhémence qu'au début. "Vous vous cachez du public, bien à l'abri derrière votre stylo ou votre ordinateur. Certains disent même que vous n'écrivez rien vous-même, que vous utilisez des porte-plumes, que vous devez appeler des nègres dans votre mépris légendaire." J'étais offusqué, rouge de honte et de colère contenue. Que pouvais-je répondre ? Je savais ne pouvoir prononcer un mot sans que l'ensemble des lecteurs assis autour de moi ne crachent leur venin. J'imaginai le titre d'un article qui relaterait cette séance dans les journaux demain : "Jean-Paul Demerziac, l'auteur qui a perdu sa langue."

Lorsque le défilé fut terminé après plus de deux heures de réquisitoire, les chaises étaient presque toutes utilisées, sauf la dizaine qui m'entouraient de chaque côté et derrière moi. Si j'avais été pestiféré ou si je n'avais pas rencontré de douche pendant plusieurs semaines, j'aurais probablement moins été mis à l'écart.

L'animateur conclut par sa propre déclaration à charge. "Monsieur Demerziac, toutes les personnes ici présentes ont voulu vous témoigner les douleurs que vous leur avez infligées, de manière directe ou indirecte, jusqu'à changer leur vie durablement. Moi-même, j'ai perdu mon épouse. Elle s'est retirée dans une communauté religieuse après avoir lu votre dernier ouvrage, parce qu'il était désespérant de vérité sur le monde qui change et qu'on ne comprend plus. Je vous conjure, au nom de tous vos lecteurs, arrêtez de nous ouvrir les yeux sur des réalités insupportables. Vous savez qu'on ne peut pas s'empêcher d'acheter chacun de vos ouvrages dès sa sortie. Ils agissent comme une drogue dont on ne peut se passer. Je fais appel à ce qui vous reste d'humanité, je vous en prie, arrêtez d'écrire !"

Je quittais la salle en baissant la tête, dans le silence le plus total, suivi par une centaine d'yeux lourds de reproches. Je crois que j'aurais préféré sortir sous les cris et les réprobations de la cinquantaine de blessés du livre. J'avais bien compris qu'ils ne me réclamaient qu'une chose : arrêter d'écrire, définitivement. Autrement dit pour un auteur, la mort. Jean-Paul Demerziac est donc le nom d'un triste sire. Mais ce qui

est vrai pour un auteur, ne l'est-il pas pour tous ? Ils avaient réussi leur coup, une belle dépression commençait à pointer le bout de son nez.

Il ne me restait qu'à me réfugier chez mon vieil ami, écrivain lui aussi, qui m'attendait pour que je lui raconte cette "conférence". Alors que je lui rendais son carton d'invitation, il me sourit de toutes ses dents : "Alors Pierre, est-ce que tu as bien joué mon rôle ? Qu'est-ce que ça fait d'être dans la peau d'un écrivain célèbre ?"

7904 caractères